



MARIE-HAUDE
MÉRIGUET
**LA FILLE
DES EMBRUNS**

ROMAN

C
CHARLESTON

MARIE-HAUDE MÉRIGUET

LA FILLE DES EMBRUNS

Au début de l'été 1967, un petit bourg breton est frappé par un drame. Victor Morel-Labat, l'homme le plus illustre du village, est retrouvé mort sur le chemin de la dune. Alors que les habitants se réunissent pour échafauder les premières hypothèses, la coupable semble déjà toute désignée : Ariane Garcini.

Depuis son arrivée, cette étrangère dérange. Parce qu'elle vient de la ville, qu'elle fume et qu'elle passe son temps à marcher sur la plage. Mais elle est aussi la dernière à avoir vu Victor vivant. Que cache réellement celle que tout le monde surnomme « la Fille des embruns » ?

Avec ce nouveau roman plein de charme et de mystères, Marie-Haude Mériguet nous conte le destin d'une femme libre, qui fascine autant qu'elle trouble.

« Une merveille de roman qui décortique la vie et la psychologie d'une petite ville bretonne. Plein de poésie, de finesse et de délicatesse, j'ai adoré. »

Clara Pailhon, Librairie de l'horloge, Carpentras

« Un roman vibrant, captivant, qui se lit d'une traite et reste en tête longtemps après l'avoir refermé. »

@lafoliedelire_de_san

ISBN:978-2-38529-500-4

19,90 € Prix TTC France



9 782385 295004

Rayon : Littérature française
Photographie : © Trevillion Images
Design : Raphaëlle Faguer



FABRIQUÉ
EN FRANCE



éditeur écoresponsable



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Marie-Haude Mériguet

LA FILLE
DES EMBRUNS

Roman



De la même autrice, aux éditions Charleston :

Les pas de côté, 2025

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-500-4
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*Hunvreal en devez kollet e hent. Kantreet a-hed an noz
dre venez ha traonienn, dre wenodenn ha milendall... ha
dihuniñ diskuizh a-walc'h en e wele. Na bourrus eo !*
Anjela Duval, Hunvreoù

*Tu avais rêvé que tu étais perdue. Tu as erré toute la nuit
par monts et par vaux, par sentier et dédale... et tu te
réveilles plutôt reposée dans ton lit. Chose agréable !*
*Anjela Duval, Rêves,
traduction du breton de Paol Keineg*

1

Rosguirion, Finistère Nord, le 7 juin 1967

ROSGUIRION CONNAISSAIT, ce matin-là, une aube blanche. Jopig Le Meur devinait, sous le brouillard, la mer qui léchait les galets de la petite grève, en contrebas du quai où il s'était assis. Il attendait l'arrivée des hommes. De là où il se tenait, il ne distinguait pas le *Belle Anna*, mais il savait que le patron voudrait partir, même un matin comme celui-ci.

— Tu sais ce que c'est, un mauvais marin ? avait demandé Simon Godec à Jopig, le jour où il l'avait embauché.

— Euh non, avait répondu Jopig, qui avait alors quatorze ans.

— Un mauvais marin, c'est un marin qui n'est pas en mer, avait asséné Godec. Et ne commence pas tes phrases par *euh*.

Deux années s'étaient écoulées depuis, mais Jopig n'avait jamais oublié les mots du patron. Le jeune

homme s'était mordu la langue chaque fois qu'il avait eu envie de commencer une phrase par « euh », jusqu'à s'arracher ce tic une bonne fois pour toutes.

Il avait également pris l'habitude d'arriver en avance sur le port de Rosguirion. Il se savait tête en l'air et préférait arriver trop tôt plutôt qu'en retard. Ses efforts seraient bientôt récompensés : il devait passer matelot à la fin du mois de juillet, qui coïncidait avec son seizième anniversaire.

Jopig Le Meur n'avait, à ce moment précis, dans cette aurore opaque, sur le quai du port de Rosguirion, jamais manqué le départ du *Belle Anna* de Simon Godec. Hélas, cela devait changer.

Tranquille et mal réveillé, Jopig balançait ses pieds au-dessus de l'eau, quand, soudain, il eut l'impression que quelque chose ne tournait pas rond. D'instinct, il se gratta la tête, et ses doigts n'y trouvèrent que ses cheveux. Il avait oublié sa casquette. Pour l'heure, cela n'avait aucune importance. Avec ce temps, il n'y avait pas encore de ciel. Mais plus tard, avec la marée, le soleil de midi lui brûlerait le nez et lui cognerait le dessus du crâne. En pressant le pas et en passant par les dunes, il avait le temps de faire l'aller-retour jusque chez lui, où tout le monde dormait encore, et de récupérer son indispensable couvre-chef.

En quelques minutes, il avait déjà bien avancé. Il marchait le nez bas, le menton rentré dans sa veste et les mains dans les poches. L'air grisâtre déposait un voile humide sur son visage, lui fermant la vue. Mais, comme tout le monde à Rosguirion, Jopig connaissait le chemin. Il aurait pu le parcourir les yeux fermés. D'ailleurs, il ne regardait pas où il mettait les pieds. Il allait ainsi, les yeux mi-clos, un sourire inconscient

accroché au visage, lorsque son pied rencontra un obstacle.

La certitude qu'aucun caillou n'existant à cet endroit et le bruit sourd de la collision accentuèrent sa surprise. Il n'eut pas le temps de réaliser ce qui lui arrivait qu'il bascula par-dessus la masse, les mains toujours dans les poches et le sourire intact. Cela ne bougea pas. Cela n'était pas dur. Par réflexe, Jopig examina d'abord ses membres, qu'il articula en tous sens pour vérifier qu'ils n'étaient pas cassés. Puis il se dégagea de ce qui l'avait fait tomber, afin de l'identifier.

Du tissu mouillé, brun, tout en longueur. Et, sous le vêtement, le jeune homme le comprit avant même que ses yeux le distinguent, un homme. Jopig laissa échapper un cri sidéré. Il recula. L'homme reposait sur le ventre, le visage enfoui dans la terre trempée et sableuse.

Jopig attendit. Pas la moindre inspiration ne soulevait ce dos avachi. La terreur, en un bond, le fit se relever. Il détala, la poitrine agitée par le tapage rava-geur de son cœur. Il avait perdu tous ses repères, il ne s'en rendit compte que lorsque le rocher du Bourdon se dessina dans la brume. Il était allé trop loin, manquait d'air, et un point de côté se plantait comme un poignard dans son flanc droit. Il se laissa tomber dans l'herbe détrempée pour récupérer. Combien de temps ? Il n'en avait pas la moindre idée. Toujours est-il que lorsqu'il franchit enfin le seuil du Beg Du, il était 7 heures.

Les quelques visages présents se tournèrent vers lui, mais Jopig n'était qu'un spasme incontrôlable. Il lui sembla qu'il ne pourrait jamais dire ce qu'il avait vu, et qu'avoir couru ici lui faisait perdre son temps autant que le leur. Enfin, sa respiration se calma et Jopig Le Meur lâcha, littéral : « Je suis tombé sur un mort. »

Rosguirion ressemblait à toutes les bourgades de cette région. Un enchevêtrement de rues aux façades grises et beige, qui convergeaient vers son église, jaunie par le temps et croûtée de mousse. Au nord, la ville était coiffée d'un promontoire de dunes plongeant sur de longues plages de sable fin, tournées vers les dizaines d'îles minuscules qui parsemaient le large. Ailleurs, des dédales de lieux-dits cachés dans les terres, des champs à perte de vue, coupés, au sud, par la route qui menait à Brest.

À l'ouest, le port de Rosguirion était séparé du reste de la commune par les dunes et d'autres terrains agricoles. On y trouvait le bar des sœurs L'Henaff, six maisons, rien d'autre. C'était entre les murs du bourg que Rosguirion s'était le mieux développée. L'essentiel de son activité s'y concentrat. Équipée de plusieurs commerces, d'un stade, d'un cabinet médical, d'une étude notariale, d'une école et d'un collège ainsi que d'un de ces nouveaux supermarchés dont on se méfiait encore, elle pouvait prétendre au titre de ville.

Au milieu de la ligne de maisons mitoyennes à trois étages qui traversait le bourg, en face de l'église, on remarquait une enseigne discrète, peinte en lettres claires sur une large planche en bois. « Ar Beg Du – Café Bar ».

À l'intérieur du bistrot, les odeurs de café et de tabac parfumaient le silence de ce jour encore jeune. À l'une des tables en bois brun, Christian Mével, le curé, et Jules Cariou, le postier, le nez dans la fumée de leurs tasses et du cendrier qu'ils avaient posé entre eux, s'adonnaient à l'introspection consécutive au bref échange qu'ils venaient d'avoir. Du côté du bar, Suzanne Madec garnissait les étagères des boîtes d'allumettes et des conserves

qui lui avaient été livrées la veille. Pas un de ses gestes lents et feutrés n'échappait à sa belle-mère, Désirée Madec. Coiffée de dentelle blanche et vêtue de noir, cette dernière l'observait depuis son poste habituel, sur sa chaise, derrière le comptoir. Peu loquace, celle que tout le monde appelait « tante Dédée » ne parlait pas un mot de français. Elle contribuait à la vie du lieu par ses rares interjections. Un « *Mat eo !¹* » lui échappait de temps à autre, dans le cas exceptionnel où les circonstances parvenaient à lui arracher un tel enthousiasme.

La porte s'ouvrit, crachant un nuage éphémère dans l'humble quiétude du bar. Le jeune Jopig Le Meur apparut, haletant et les yeux exorbités. Au fracas de son entrée, on s'était immobilisé. Tous les visages étaient tournés vers lui, qui n'avait pas fait un pas de plus et tenait encore la porte grande ouverte, dans son dos, sur le matin blanc d'où il avait surgi à bout de souffle.

Je suis tombé sur un mort.

— *Va doue²* ! articula la vieille Désirée d'un ton égal.

Le curé et le postier se tournèrent vers Suzanne. Elle était la patronne, il lui revenait de parler la première.

— Joseph Majan René Le Meur ! commença-t-elle, faute de mieux.

En entendant son nom de baptême, Jopig secoua la tête comme s'il se réveillait d'une transe.

— Qu'est-ce que tu racontes ? continua Suzanne. T'es dispensé de pêche ? Ça m'étonnerait que le vieux Godec soit d'accord...

Jopig la fixa d'abord, muet, puis, dans un râle inaudible, il s'affaissa comme si du chiffon avait subitement remplacé ses os. Christian Mével, entravé par sa robe et

1. « Très bien ! »

2. « Mon Dieu ! »

sa surprise, atteignit le jeune homme trop tard pour lui éviter de se cogner les genoux en tombant.

Jules Cariou l'aida à soutenir Jopig jusqu'à une chaise et Suzanne les rejoignit, avec une tasse de café noir et un sucre qu'elle glissa entre les lèvres du jeune homme.

— Mon fils, raconte-nous, lui enjoignit le père Mével.

Jopig avala le café et le sucre de Suzanne, prit deux longues inspirations et, d'une voix tremblante, leur expliqua qu'il avait manqué le départ en mer. On s'étonna, on souligna que ce n'était pas bon, Simon Godec avait dû être furieux de ne pas trouver son mousse au moment de partir ce matin. Les yeux de Jopig s'emplirent de larmes.

Encouragé par Christian Mével, le curé, Jules Cariou, le postier, et Suzanne Madec, la patronne, Jopig reprit son récit. Son réveil à l'aube, sa première traversée des dunes pour rejoindre le port, la casquette qu'il avait oubliée, le parcours inverse, dans les dunes, pour aller la récupérer...

— Oui ? Oui ! ponctuait avec impatience le père Mével, penché vers le garçon.

— Et ? intervint à son tour le postier.

— Eh bien, reprit Jopig, figurez-vous que je n'avais même pas oublié ma casquette.

Les autres le fixèrent avec des yeux ronds. Il précisa :

— Juste avant d'ouvrir la porte du bar, je me suis rendu compte qu'elle était dans la poche arrière de mon pantalon.

Il brandit le couvre-chef roulé dans son poing, et déclara, les sourcils arqués, qu'il n'était pas bien réveillé ce matin.

— Dis, mignon, le coupa Suzanne, et cette histoire de mort ?

— Ah ! déclara la tante Dédée, le visage aussi impasible que toujours, mais la voix agitée d'un soubresaut.

Jopig roula les yeux d'un bord à l'autre de la table sur laquelle il était accoudé, avant de décrire sa marche à travers les dunes trempées, le nez en l'air, la brume tiède et le piètre champ de vision auquel elle l'avait réduit. Face à tant de détours, le père Mével poussa un soupir et la tante Dédée fut sur le point de parler pour la troisième fois de la matinée. Jopig, sourd à leur agacement, en vint enfin à sa chute. Un homme gisait, mort, dans le chemin des dunes.

- Mais qui était-ce ?
- Et c'était où, exactement ?

Les deux questions s'affrontèrent.

- Sous la chapelle, répondit Jopig.
 - À Skoazell Vraz ? enchaîna le prêtre, pensif.
- Jopig hochâ la tête.

— Et qui était-ce ? répéta Jules Cariou.
Le pauvre Jopig ne sut répondre. Il n'avait pas eu le temps de regarder. Il n'avait pas voulu, surtout.

Le père Mével s'attrapa le menton, le postier Cariou se gratta la tempe, et Suzanne posa une main sur l'épaule du jeune pêcheur.

- Il faut que tu y retournes, déclara-t-elle.
- Tu n'y penses pas ! s'offusqua Christian Mével.
- Alors vous proposez quoi ? rétorqua Suzanne.
- Nous devons y aller ensemble, répondit le prêtre.
- J'ai ma tournée ! objecta Jules Cariou.
- J'ai mon bar ! renchérit Suzanne.
- Il peut toujours s'être trompé, tenta le postier.
- Vous croyez ? s'exclama Jopig, la voix ravigotée par l'espoir.

Au terme d'une brève délibération, on décida que le père Mével et Jopig retourneraient dans les dunes pour tirer l'affaire au clair. Jules Cariou, dont la curiosité était finalement piquée, décrêta qu'il pouvait se permettre ce

retard dans sa tournée – ce serait sans doute le premier de sa carrière. La gravité des circonstances le justifiait. Les trois hommes disparurent dans le matin laiteux. Une fois la porte refermée sur eux, Suzanne et Désirée Madec se regardèrent.

— Hum, émit la tante Dédée.

— Oui, acquiesça Suzanne en la rejoignant derrière le bar.

Lorsque Christian, Jules et Jopig reparurent, la brume n'avait pas désépaissi, mais le soleil qu'elle cachait l'éclairait d'une lumière plus franche, qui leur avait rougi les yeux.

Tous trois regagnèrent les chaises qu'ils avaient laissées près d'une heure plus tôt. Ils se turent, le temps que la patronne dépose devant eux trois verres et une bouteille. Elle n'avait qu'à les regarder pour comprendre que l'heure était à quelque chose de plus fort qu'un simple café. Même un coup de rouge lui semblait trop faible pour soulager le désarroi qu'elle lisait sur leurs visages.

Elle leur servit donc un whisky, à Jopig également, à qui elle n'accorda qu'une demi-dose parce qu'il n'avait pas encore seize ans. De concert, ils avalèrent d'une traite le liquide ambré, dont ils éprouvèrent la brûlure sans un mot. Suzanne leur accorda quelques secondes supplémentaires. Peut-être même des minutes. Et puisque aucune révélation ne semblait vouloir s'extraire de leurs bouches pincées, elle s'assit avec eux et lança un « Alors ? » qui les arracha à leur consternation.

Le père Mével toisa les partenaires de sa lugubre expédition. C'était à qui formulerait tout haut ce qu'ils avaient trouvé, et aucun d'eux ne semblait pressé de prendre son tour. Il n'y avait qu'à observer les mines défaillantes des trois hommes pour deviner que Jopig avait dit vrai.

Christian Mével inspira profondément. Il allait parler, mais il fut interrompu par le grelot aigu des cloches que Suzanne avait installées au-dessus de la porte du bar.

C'était Jean Coat. À leur retour des dunes, Mével, Cariou et le jeune Le Meur avaient fait un bref détour par le presbytère, où le prêtre avait demandé au diacre de laisser ce à quoi il était en train de s'occuper et de les rejoindre au Beg Du. Il s'agissait d'une urgence.

Jean Coat avança vers eux de son pas boiteux, son corps bossu versé à gauche. Il traîna une chaise jusqu'à leur table et s'assit à son tour, en bougonnant des borborygmes indéchiffrables. Son visage était encore crispé par la contrariété d'avoir dû interrompre sa tâche matinale. Il faut dire que Jean Coat accordait à tout et à tout le monde une hostilité fondamentale et systématique. Au père Mével en particulier.

Le grincement de sa chaise contre le sol arracha un « Eh ! » à la tante Dédée, qui n'appréciait ni les excès de bruit ni le diacre Jean Coat.

On attendit qu'il fût servi et Christian Mével, enfin, parla.

On avait bien trouvé un mort, affalé sur le chemin de la dune, sous la chapelle Skoazell Vraz.

— Eh, qu'est-ce que c'est que cette histoire, maintenant ! intervint Jean Coat d'une voix rocailleuse.

Le curé couvrit les membres de sa tablée d'un regard où l'incrédulité se mêlait à l'affliction.

Il s'accorda quelques secondes de silence, puis, rassemblant son courage, il annonça :

— C'est Victor Morel-Labat.

— Oh ! exhala Suzanne en posant les doigts sur sa bouche. Merde ! ajouta-t-elle, alors que la stupéfaction muselait tous les autres.

Dans la petite salle du Beg Du, on cherchait ses mots, les pensées se bousculaient. Victor Morel-Labat gisait, mort, au milieu des dunes. Cet événement incroyable soulevait un tel désordre de questions qu'on ne savait par où commencer.

— Vous êtes sûrs qu'il est mort ? demanda enfin Suzanne Madec. Et qu'est-ce qui vous a pris tout ce temps ?

Ils en étaient certains.

Le père Mével donnait les derniers sacrements, et quand on avait une telle habitude de toucher la mort, on la reconnaissait sans hésitation. Lorsqu'il s'était penché sur le corps, les habits de l'homme ne lui disaient rien. Il avait dû le contourner et, pour mieux voir son visage, s'était approché à quelques centimètres. Le père Mével avait alors reconnu Victor.

Au même moment, Jules Cariou s'était éloigné de quelques pas pour déposer dans l'herbe grasse, couchée par les vents et la rosée, l'intégralité de son petit déjeuner et du dernier café avalé chez Suzanne. Le voyant faire, Jopig Le Meur avait été malade à son tour. Plus tard, alors qu'ils se dirigeaient vers le bourg, le jeune homme avait de nouveau été pris de vertiges. Plié en deux, il avait eu besoin de plusieurs respirations pour se ressaisir. Les autres avaient stoppé leur marche avec lui. Voilà ce qui leur avait pris tout ce temps.

Jean Coat fixait à présent le père Mével de ses yeux éternellement fâchés, sa bouche béante laissant apparaître les trois chicots gris qui lui restaient sur la mâchoire du bas.

— Terrible accident ! grommela-t-il.

— Ce n'était pas un accident, marmonna Jopig, d'une voix aussi blanche que son teint.

— Il était blessé, renchérit Christian Mével. Et salement, avec ça. À la tête.

— Merde, répéta Suzanne dans un murmure étranlé. Qu'est-ce que vous êtes en train de dire, mon père ?

Mais tout le monde avait compris.

— Victor a été assassiné.

Christian Mével laissa le silence accueillir la réalité glaçante de ces quatre mots.

— Dieu sait c'qui s'est passé, continua Jules Cariou, pardon mon père, je jure mais faut dire qu'on vient de voir un mort, et que ce mort est Victor Morel-Labat !...

— Ah, c'est elle ! beugla Jean Coat en se redressant autant qu'il le pouvait.

Il frappa la table du plat de la main, les verres tremblèrent. Il conclut par un gargouillis dont les autres ne surent pas s'il s'agissait de paroles, puis il regarda tour à tour le père Mével, Jules Cariou, Jopig, et enfin Suzanne.

— Bon, Jean Arzur Marie Coat ! le coupa Suzanne, qui avait pour habitude d'appeler les gens par leur nom entier lorsque l'heure était grave.

Cela arrivait souvent, elle dirigeait un bar, après tout.

Coat fut pris d'une quinte de toux, qu'il expédia en maugréant.

— Évidemment, il y était, hier soir, insista-t-il. Et même, ajouta-t-il en bombant le torse, il n'y a pas de hasard. Depuis son arrivée, cette femme n'a mis que du désordre chez nous. Victor est mort en rentrant de chez elle. Cette nuit, il était avec elle... Vous savez très bien de qui je parle.

Le diacre observa les autres, qui semblaient attendre qu'il s'explique. Alors il ronfla de dégoût et cracha :

— La Fille des embruns !

2

Rosguirion, avril 1966 – un an, un mois et quelques jours avant la mort de Victor Morel-Labat

RIANE GARCINI FOULAIT LE SOL BRETON pour la première fois de sa vie. De ce pays, elle ne connaissait que ce qu’Yffic lui en avait raconté. Depuis qu’il était mort, deux pensées la hantaient : d’une, elle avait passé les meilleures années de sa vie auprès d’Yves-Marie Pellen, que tout le monde appelait Yffic, surnom qu’il avait endossé enfant, en Bretagne, et qui l’avait suivi jusqu’à sa vie parisienne. De deux, elle ne pouvait pas rester à Paris. Cette époque était révolue.

La pointe de l’Ouest, ce bout de côte finistérienne qui avait vu naître Yffic, fut la première destination qui lui vint à l’esprit.

Yffic lui avait souvent parlé du ciel de Rosguirion. Il aimait lui décrire le plafond grandiose qui l’avait vu grandir. Rosissant au matin et plongeant le feu de son embrasement sur l’océan, juste avant de disparaître

sous l'horizon. Ce ciel breton, disait Yffic, était unique et d'une richesse infinie. Il pouvait traverser toutes les saisons en un jour, comme en une heure. Morne, puis blanc, puis bleu, puis gris, moucheté de nuages, gommé par le brouillard, pour revenir, en une rafale de vent, couver le monde de son bleu intact. En Bretagne, le ciel offrait, selon Yffic, la meilleure et la plus complète des palettes. Ce qu'il aimait le plus, c'était sa manière, quelle qu'ait été l'humeur du jour ou la saison, de se dégager une dernière fois avant le coucher du soleil, parfois pour quelques minutes seulement, et d'exploser en un dernier camaïeu de rose et d'or, de toutes les nuances du violet, comme pour laisser le meilleur souvenir possible de la journée qui s'achevait.

Ariane ne put constater aucune des descriptions d'Yffic, car, lorsqu'elle arriva à Rosguirion, ce soir de la fin du mois d'avril 1966, il faisait déjà nuit. Un taxi l'attendait à la gare de Brest et la conduisit jusqu'à la Maison Pellen, sur cette côte dont Ariane ne vit rien non plus. Elle n'ouvrit pas la bouche du trajet. Elle était en apnée. Depuis trois mois, elle retenait son souffle.

Non, quatre mois.

Un jour, tout semblait éternel, puisque ce jour ressemblait aux autres. Se lever, partager un café, se sourire, travailler, s'aimer et se le dire, la valse normale de la vie qui va bien. À l'exception d'un rendez-vous chez le médecin. Yffic souffrait depuis quelques mois de maux de ventre. De récurrents, ils étaient devenus fréquents, puis quotidiens, et douloureux. « C'est un ulcère, disait Ariane, avec la vie que tu mènes ! » Elle lui enjoignait de calmer le jeu. Peut-être devaient-ils ralentir tous les deux, ensemble. Mais ralentir n'y aurait rien fait. Yffic avait un cancer. Le pancréas. Il était déjà trop tard. Il était parti en un mois et demi.

Elle n'avait pas repris les affaires. Sans Yffic, elle n'y arrivait pas, ils avaient tout fait ensemble, pendant toutes ces années. Il laissait derrière lui une tristesse bien trop grande et le silence soudain de ceux qui avaient été ses amis. Leur appartement de Lamarck-Caulaincourt, dans le XVIII^e arrondissement, était devenu une coquille vide. Et avec lui, Paris tout entière.

Yffic avait dit à Ariane que, chez lui, tout le monde connaissait sa famille et sa maison. La « Maison Jaouen », bâtie haute, posée au-dessus des rochers, au bout des dunes de Rosguirion, Finistère Nord. Bâtie par Charles Jaouen en 1855 grâce à la fortune qu'il avait assemblée en fondant son usine d'iode. Rosalie, sa petite-fille, la mère d'Yffic, avait hérité de la maison, dont personne ne voulait. Ses trois frères avaient reçu des terres, l'un d'entre eux ayant repris la direction de l'usine jusqu'à sa fermeture, en 1930. Lorsque Rosalie avait épousé Louis-Marie Pellen, en 1917, on s'était mis à l'appeler la « Maison Pellen », et c'était resté.

Plus personne n'en avait franchi le seuil depuis le décès de Rosalie. Bien avant, Ariane avait souvent proposé à Yffic qu'ils s'y rendent. Elle voulait rencontrer la femme qui avait mis au monde l'homme le plus gentil qu'elle ait rencontré. Elle voulait voir l'endroit où il avait grandi. Explorer avec lui les rochers qu'il escaladait depuis qu'il savait marcher, les dunes où, avec ses frères, ses cousins, et les autres enfants de Rosguirion, il jouait au soldat ou aux aventuriers. Découvrir cette mer froide et ses marées dont il lui avait décrit l'odeur et les caprices.

Mais ils n'avaient pas fait le voyage. Rosalie Pellen était morte, et une année après lui, son deuxième fils, Yffic.

À présent, Ariane était là. Le ciel n'était ni rose ni violet, mais noir. Le halo des phares du taxi était bien trop

bas pour qu'elle puisse admirer la maison et les dunes. À l'arrivée, le chauffeur lui prêta une lampe torche et lui demanda si elle avait besoin d'aide. Ariane le remercia et le congédia.

La demeure dans laquelle elle pénétra ressemblait à un tombeau froid. L'humidité y prenait les narines et répandait son aigreur jusqu'au fond des poumons. C'était une enfilade de pièces éteintes dont tous les meubles étaient recouverts de draps jaunis. Aux murs, la tapisserie exhalait une odeur de poussière et de renfermé. Tout était sombre. Cet endroit était une carcasse tout aussi vide que la vie qu'Ariane avait laissée derrière elle.

La première heure, elle resta assise sur le canapé du salon, qu'elle n'avait pas dépouillé de son drap sale. Elle portait encore son manteau et tenait son sac à main sur ses genoux. Le chauffeur de taxi avait posé ses deux valises dans le hall d'entrée en lui disant que, si elle avait de nouveau besoin de lui, elle se rende au bar le Beg Du. C'était facile : le Beg Du était juste en face de l'église.

Ariane s'enveloppa du drap sur lequel elle était assise. Cela ne suffit pas. Le froid était pénétrant. Dehors, le vent enflait. Une rafale plus puissante que les précédentes vint s'abattre sur la bâtisse avec le bruit d'un coup de canon. Tout trembla, Ariane comprise. Autour d'elle et ailleurs, dans les étages, une plainte fantomatique et lancinante pénétrait la maison chaque fois que le vent en rencontrait les murs, le toit, les fenêtres. Et cela dura toute la nuit.

Elle avait peur. Elle était certaine que tout allait s'en voler, ou s'effondrer sur elle, la laissant aussi morte que les autres, les vrais Pellen. Elle fut incapable de quitter ce canapé.

Ariane avait grandi au bord d'une autre mer. À Nice, il arrivait que le vent souffle fort, mais ça n'avait rien de comparable. L'épuisement finit par avoir raison de son angoisse, et elle s'endormit enfin, un peu avant 6 heures. Lorsqu'elle se réveilla, c'était le matin, la maison était glacée.

Elle mit plusieurs secondes à se souvenir où elle était. Sa mémoire lui rappela les faits par touches successives. Le train, la gare de Brest, la nuit qui lui avait caché cette région nouvelle. Et puis cette demeure endormie, plongée dans le noir, où le froid avait pris la place des absents.

La tempête, la peur.

Et à présent, ce silence.

La tempête s'était tue, ou bien elle était partie chahuter d'autres côtes. Et dans ce calme intervint la pensée inévitable qui, chaque matin, venait redire à Ariane qu'Yffic était mort. C'était ce qui la faisait se lever tous les jours. Elle ne pouvait plus rester couchée une fois que cette réalité avait repris possession d'elle. Elle alla ouvrir les volets du salon. La pièce était bordée de fenêtres, et toutes donnaient du côté de la mer. Dans le jardin, quelques arbres et une haie agrémentaient la vue, sans la gâcher. Ariane découvrit un ciel bleu marbré de mauve, strié de quelques lignes de nuages, sur un océan lisse aux reflets argentés. En les observant, elle se dit qu'ils avaient l'air de se reposer des vents de la nuit, comme elle avait fini par le faire.

Le soleil, en se reflétant sur la pelouse, faisait étinceler la rosée dont elle était couverte. Ce matin, qui n'était que douceur, ressemblait à un tableau de maître. Elle songea qu'Yffic ne lui avait pas menti à propos de son pays, alors qu'elle le maudissait, quelques heures plus tôt, de lui avoir tant vanté cette région où la nuit pouvait

vous bousculer avec une telle violence. Un élan la guida vers la cuisine, dont elle ne prit pas le temps d'ouvrir les volets. Comme elle s'y attendait, une porte menait vers l'extérieur et, par chance, on avait laissé la clef dans la serrure.

Ariane parcourut pieds nus l'herbe détrempée, jusqu'à un portillon, au fond du jardin. Il cachait des marches en pierre qui descendaient en diagonale entre les rochers dégringolant sur la plage.

Elle prit une longue inspiration. Des monceaux de goémons étaient épargpillés sur la grève. Leurs relents iodés lui piquaient le nez. Cette fameuse odeur dont Yffic lui avait parlé, et qu'il avait dû respirer si souvent depuis l'endroit même où elle se tenait à présent.

Soudain, Ariane pensa à sa propre mère. C'était ce mélange olfactif, et la vue de l'eau. Le souvenir lui revint brutalement de cette époque oubliée où elles allaient chaque jour à la plage, toutes les deux. C'était leur endroit, à quelques minutes de marche de l'immeuble où elles habitaient. Elles s'y retrouvaient, après les heures d'école et de travail, se racontaient leur journée, leurs histoires. Elles parlaient du monde ou parfois se taisaient, assises l'une contre l'autre, face à la Méditerranée. Rien que toutes les deux. Ces souvenirs étaient si doux, mais tellement lointains. Un tableau triste et brisé les avait remplacés, et il avait pris toute la place. Ensuite, Ariane était partie. Un départ brusque et chaotique, et elle n'avait plus jamais approché la mer. Ni revu sa mère. Elle n'avait que dix-sept ans. Cela faisait vingt ans.

Une familiarité implacable la saisit. Le vent salé et humide ravivait ces belles années, avant que tout se détériore. Comme c'était agréable ! Pour la première fois depuis la mort d'Yffic, elle ressentit un soulagement, presque du réconfort. Ça ne durerait certainement pas,

mais, en cet instant, elle ne regrettait plus d'être venue ici.

Elle adressa un sourire à l'étendue infinie qui, sous ses yeux, ondulait en caressant le sable de sa lèvre écu-meuse. Elle marcha jusqu'à l'eau. Lorsqu'elle fut à la toucher, elle déclara à la mer :

— Me revoilà !

Sa voix était incongrue, face à cette nature occupée tout entière à son réveil. Mais Ariane eut envie de continuer.

— Ça faisait longtemps !

Une violente tempête avait déferlé sur la pointe finistérienne dans la nuit du 22 au 23 avril 1966. Durant plusieurs jours, on ne parla que de cette nuit et des dégâts constatés au matin, dans les jardins, dans les champs, sur les poteaux électriques, les toits et le port. Pour longtemps, ensuite, il suffirait d'évoquer « la tempête d'avril 1966 », et chacun aurait un souvenir personnel de cet événement et de ses conséquences. Pourtant, ce n'est pas ce qui fit le plus grand bruit dans Rosguirion, les jours suivants.

— On t'a vu hier soir, il était tard, annonça Jules Cariou à Michel Bégoc, le lendemain de l'arrivée d'Ariane.

Un « on » vague, derrière lequel le facteur croyait pouvoir cacher qu'il passait le plus clair de ses soirées à observer les allées et venues des uns et des autres, derrière le rideau de sa fenêtre, dans son appartement du bourg.

Michel Bégoc était chauffeur de taxi, et il tenait une boutique spécialisée dans les vins et spiritueux, à la sortie

nord de Rosguirion. Il était également le frère de Suzanne Madec, la patronne du Beg Du, où il passait une bonne part de son temps libre, le plus souvent pour donner un coup de main.

Comme s'ils étaient arrivés au bout de leurs conversations respectives, les autres clients du Beg Du se tournèrent vers Michel. Soudain, tout le monde voulait savoir ce qu'il avait fait la veille au soir.

— Une course, dit-il.

Il leur apprit ce qu'il savait. La femme était arrivée par le train de Paris. Elle avait demandé à être déposée chez les Pellen. Elle possédait une clef. Il lui avait prêté sa lampe torche.

La réservation avait été faite au nom de Garcini. Ariane Garcini.

Garcini ? On ne connaissait pas. On ne savait pas d'où ça venait ; ce qui était certain, c'est que ça n'était pas d'ici.

Les questions s'entrechoquèrent dans un petit brou-haha, jusqu'à ce que tout le monde comprenne que l'ignorance était générale. On fut impatient d'attraper Goulven Priol. Le maire de Rosguirion avait été l'ami le plus proche d'Yffic Pellen. Son autre frère, pour ainsi dire. On se persuadait que Goulven détenait toutes les révélations espérées. Qu'il saurait qui était cette femme. Car si elle venait de Paris, si elle avait la clef de la Maison Pellen, elle devait connaître Yffic.

Mais, quand il arriva au Beg Du et qu'on l'interrogea, Goulven Priol parut aussi surpris que tout le monde. Il se rembrunit aussitôt et repartit sans le moindre commentaire. On tenta de lui reparler de cette femme plus tard ce soir-là, et les jours d'après. Chaque fois, Goulven éluda. Pendant des jours, la conversation se répéta à l'identique, entre les murs du bistrot, où Suzanne Madec

montrait des signes de lassitude, alors que la tante Dédée s'était mise à souffler « Oh, bon ! » dès qu'on évoquait la mystérieuse femme de la Maison Pellen.

Il faut dire que le sujet était sensible : à Rosguirion, on avait appris la mort d'Yffic Pellen sans avoir su qu'il était malade. On ne l'avait pas vu depuis des années. À l'enterrement de sa mère, en 1964, il était arrivé le matin et était reparti aussi sec, en ne saluant que la moitié de la foule venue rendre un dernier hommage à Rosalie Pellen. Il n'était même pas resté prendre un verre. Il avait fait l'aller-retour depuis Paris dans une Simca aronde P60 rose de 1960 (d'après ceux qui y entendaient quelque chose). Une jolie voiture. On en avait déduit que les affaires allaient bien pour Yffic, à la capitale.

À présent, on se demandait si la femme de la Maison Pellen avait un rapport avec la Simca. Elle était rose, après tout, et Goulven avait fini par lâcher que cette Ariane Garcini était l'épouse d'Yffic. Yffic Pellen marié, première nouvelle. Encore une chose que l'on apprenait trop tard. On en voulut un peu à Goulven Priol de n'avoir rien dit. On ne pouvait pas en vouloir à Yffic, il était mort, cela ne se faisait pas. Finalement, on prit le parti d'en vouloir à cette femme, puisque c'était elle, l'étrangère. Toutefois, les choses commençaient à s'expliquer. Si elle avait les clefs de la maison, c'était parce qu'elle les avait héritées d'Yffic.

Mais on la vit à peine, durant les jours qui suivirent son arrivée. Cela ne faisait qu'attiser la curiosité. Était-elle bien réelle ? On interrogea le notaire, qui affirma ne rien savoir. Elle se montra enfin à la Léonarde. On somma Yann Faou, qui tenait l'épicerie avec son épouse Christiane, de venir au Beg Du afin d'y livrer tout ce qui pourrait éclairer l'assemblée au sujet de sa nouvelle